

Redéfinir la muséologie

René Rivard

Number 23, Spring 1984

La muséologie nouvelle : réalité ou fiction?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18753ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, R. (1984). Redéfinir la muséologie. *Continuité*, (23), 19–22.



René Rivard

Salle de discussion publique intégrée aux expositions du Musée communautaire de Skelleftea, dans le nord de la Suède.

René Rivard

Démonstration de peinture sur porcelaine pour les visiteurs des grandes usines muséalisées par la population d'Ironbridge en Angleterre.

REDÉFINIR LA MUSÉOLOGIE

René Rivard

Les musées, à compter des années 1800, s'intéressent de plus en plus au patrimoine mais, avouons-le, uniquement au patrimoine mobilier et surtout au patrimoine artistique et «exotique». La grande aventure coloniale gonflera leurs collections des pillages parfois éhontés de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. L'archéologie, toute naissante, favorisera cette expansion des collections et, peu à peu, tous les domaines scientifiques apporteront au musée les objets de leur re-

cherche: squelettes de grands dinosaures par les paléontologues, oiseaux tropicaux et autres par les «darwinistes», monuments funéraires par les «égyptologues», spécimens et outils scientifiques par les biologistes et les physiciens, etc. Et les collections des musées grossiront à en devenir monstrueuses et bien souvent désuètes. Alors que la muséologie était nouvelle, elle devient peu à peu démodée et se replia sur elle-même et sur ses collections, le conservateur s'y installant à la place

de «l'entrepreneur-muséologue». Telle fut, en bref, l'évolution de presque tous les musées du monde occidental jusqu'à la fin du siècle dernier.

UN RENOUVEAU

Entre 1880 et 1890, un renouveau se manifeste déjà en France et en Scandinavie. Le peuple lui-même veut entrer au musée et, pour une première fois, le patrimoine, tel que nous l'entendons aujourd'hui, fera son apparition dans des musées d'un

genre nouveau: les musées d'arts et de traditions populaires et les musées de plein air. Tous deux sont le fruit d'une nouvelle conscience ethnographique qui trouve sa source non seulement dans les grandes expositions universelles de l'époque mais aussi dans l'érosion culturelle qu'apporte l'industrialisation croissante. Mistral fonde et aménage à Arles le *Muséon Arlaten* tandis que le Suédois Hazelius ouvre, dans le parc de Skansen à Stockholm, le premier village-musée. Révolution muséologique: les objets immobiliers, maisons et bâtiments, sont admis au musée et cette muséologie nouvelle se répandra partout dans les pays germaniques et anglo-saxons. Le village d'*Upper Canada* en Ontario est aménagé dans cette veine soixante-dix ans plus tard. On verra plusieurs tentatives d'implantation de ce type de musée au Québec mais, comme dans tous les pays latins, sans grand succès.

Il importe cependant de signaler le grand mouvement international de protection des monuments et sites qui apparaît à la fin du siècle dernier. Il traduit les préoccupations d'architectes et d'historiens de l'art qui s'intéressent peu aux aspects «muséalisables» des sites et qui séparent par

conséquent l'archéologie mobilière de l'immobilière. Il en va de même pour les grands promoteurs des parcs nationaux qui oublient que ces vastes territoires sont en réalité des musées du monde vivant, les premiers musées des écosystèmes. Mais les conservateurs des musées conventionnels s'intéressent peu aux aspects «muséalisables» des parcs; ils sont bien loin, culturellement, des *nature lovers* qui les ont créés. C'est ainsi qu'ont été loupées deux belles chances de renouveler la muséologie...

ÉMERGENCES ET RAPPROCHEMENTS

Dès les années cinquante, sous l'impulsion du tourisme toujours croissant, les parcs, les monuments et les sites se dotent peu à peu de musées dans la plupart des pays. Les États-Unis donneront le ton en «inventant» une nouvelle forme d'animation: l'interprétation du patrimoine. Elle s'effectue d'abord en milieu naturel et se dote graduellement d'équipements proprement muséaux: les centres d'interprétation. Ces derniers apparaissent tant dans les parcs naturels que dans les parcs

historiques et peuvent être considérés comme de véritables musées de site à cette différence près que les collections ne sont pas amassées et «aliénées» de leur milieu, mais qu'elles demeurent *in situ*. Seuls les objets nécessaires à l'interprétation de l'histoire ou des différents phénomènes sont intégrés à des expositions et à des activités d'animation. Et il est heureux de constater que du rapprochement entre le musée-parc et le musée-site découlent une compréhension plus juste et une meilleure mise en valeur du patrimoine immobilier et mobilier de ces espaces privilégiés. Ce renouveau affecte également les musées d'histoire, principalement les musées d'histoire de ville, où l'histoire sociale supplante l'histoire officielle, l'histoire élitaire. Il convient à cet égard de signaler les musées de Rennes, Dusseldorf, Londres, Grenoble, etc.

Ce renouveau se fait plus ou moins attendre en Amérique, mais il semble toutefois se dessiner dans certains musées qui s'appliquent à mettre en valeur le patrimoine communautaire et visent ainsi des objectifs non dissimulés d'affirmation de l'identité culturelle. On assiste aussi à l'émergence d'une nouvelle attitude dans



Le nouveau centre d'interprétation du Parc Forillon est situé dans le havre toujours actif de Cap-des-Rosiers.

les musées de sciences naturelles qui essaient de favoriser à travers leurs activités non seulement la conservation d'ensembles et d'écosystèmes naturels, mais également l'amélioration de la qualité de l'environnement au coeur même des villes.

Parfois certains pays effectuent un renouveau muséal, par exemple le Mexique qui, dans les années soixante, crée de toutes pièces sept grands musées à Mexico — les cinq premiers dans la même année — dont le Musée d'anthropologie de renommée universelle. À l'exemple du Mexique, dans de nombreux pays les musées foisonnent: quelques centaines au début du siècle à près de 30 000 aujourd'hui, chacun d'entre eux cherchant à conquérir sa place au soleil et à servir le plus correctement son public, ses bienfaiteurs, son propos.

MUSÉOLOGIE . . . NOUVELLE?

Mais cette muséologie nouvelle . . . qu'a-t-elle de si original qui la distingue du renouveau muséal? Est-elle vraiment nouvelle? On ne saurait nier que l'évolution rapide à laquelle nous avons assisté depuis 1970 environ résulte des pressions exercées sur

toutes les institutions culturelles après les contestations de 1968. De nouveaux musées avec de nouveaux noms prennent l'affiche: l'écomusée, le musée de voisinage, le *museo integral*, le musée ouvrier et industriel, sans oublier les *children museums* et les *science centres* américains. Bref, on a remis en cause certains principes fondamentaux du musée: bâtiment, collections, public, conservateurs et présentation. Cette remise en question a été accompagnée d'un passage de plus en plus accentué des musées uni-disciplinaires vers des musées pluri- et interdisciplinaires. Autant on envisage les sujets, les propos des musées de façon plus globale suivant en cela la pensée écologiste, autant on s'applique à saisir le musée lui-même dans son intégralité en évitant toute vision «compartimentée». Il faut signaler que de meilleures communications ont permis à plusieurs muséologues du monde entier de diffuser les différentes expériences, d'évaluer les diverses solutions, de confronter les idéologies et pratiques muséologiques. Un tel bouillonnement ne pouvait que favoriser l'apparition de cette muséologie nouvelle.

VERS L'ÉCOMUSÉE

Disons tout de suite qu'il y a muséologie nouvelle dès qu'il y a changement ou variation d'une des trois composantes du musée: le bâtiment, les collections ou le public. Puisqu'un musée, dans sa plus simple expression, est un édifice où l'on va voir des objets et que son langage principal est le «langage des objets», toute aventure culturelle peut être muséale si le langage des objets et du patrimoine constitue le principal système de communication et si l'on y reconnaît, malgré certaines transformations, les principes de présentation d'objets ou d'oeuvres et de délectation d'un public.

Prenons l'exemple de l'écomusée, et voyons ce qu'il advient des trois composantes du musée: le bâtiment devient territoire (on l'appelle également musée-territoire), les collections sont remplacées par le patrimoine global de ce territoire et le public se transforme en population qui conçoit, gère et utilise l'écomusée; elle en devient le conservateur attitré et le muséographe permanent. Mais le langage de l'écomusée est toujours celui de l'objet, celui du patri-



René Rivard

Pour annoncer une exposition sur «le mythe suédois» au Musée d'histoire de Stockholm, une Volvo multicolore, servant de tête de marteau, est brandie par un poing gigantesque.

moine et, par conséquent, il s'agit bel et bien d'un musée, dans le plus pur sens du terme. Son action inclut en effet la conservation, la présentation et l'éducation, et s'inscrit nécessairement dans un cadre de recherche, de documentation, d'inventaires et d'organisation. Enfin, l'écomusée vise des objectifs de diffusion, d'animation, de connaissance et de délectation, comme tout autre musée.

L'écomusée voit le jour au début des années soixante-dix sous l'instigation de Georges-Henri Rivière, Hugues de Varine, Marcel Évrard et quelques autres. Il est foncièrement français et s'intègre au système français de Parcs naturels régionaux et de Communautés urbaines. Il vise surtout à faire **découvrir** lorsqu'il privilégie la connaissance et l'appropriation du patrimoine en vue d'une identité culturelle affirmée; l'accent est mis sur le **développement** lorsque son action se veut revendicatrice et active dans la prise en charge par la population, ouvrière ou paysanne, de son vécu non seulement culturel mais aussi économique. On compte plus de vingt-cinq écomusées en France actuellement.

Le musée de voisinage et le *Museo integral* sont deux versions de l'écomusée, mieux adaptées à l'Amérique du Nord et du Sud et à des milieux urbains défavorisés. On retiendra ainsi avant tout leur double rôle de conscientiseur social et de promoteur culturel. Signalons à ce propos l'*Anacostia Neighborhood Museum* de Washington, qui exerce son action dans les quartiers noirs de la capitale états-unienne, ainsi que les trois expériences de la *Casa del Museo* dans les bidonvilles de Mexico. D'autres expériences se poursuivent à la *Casa de la Gente* à Tucson en Arizona, au musée afro-antillais de Panama, dans les *favellas* de Rio de Janeiro et dans certains quartiers ouvriers de grandes villes européennes.

Les musées d'archéologie industrielle atteignent un tel niveau d'engagement populaire en Angleterre qu'on peut vraiment parler d'écomusées ouvriers et industriels. Les deux petites vallées d'Ironbridge et de Torfaen méritent d'être signalées: grâce à l'archéologie et à la mise en valeur de leur patrimoine industriel, les populations de ces deux musées — et de combien d'autres à des degrés divers — ont appris à se connaître, à

s'occuper de leur patrimoine et à le mettre en valeur en le rendant accessible et en l'utilisant comme levier de développement communautaire.

Restent certains types de musées nouveaux, sans vocable spécifique ou encore sans appellation muséale: musées communautaires ou musées d'usine de plusieurs villes et villages suédois, vaste ensemble écomuséal de Toten en Norvège, Musée national du Travail (en projet) à Noorköping en Suède, Musées «des images de l'inconscient» dans certains hôpitaux psychiatriques du Brésil, musées ethnographiques au Mali et au Niger, centres de documentation ouvrière à Nantes et dans d'autres villes françaises, actions muséales intégrées des musées de Barcelone, expériences écomuséales dans le Parc d'Estrella et à Lisbonne au Portugal, musée coopératif (qui aurait pu se créer) à Québec, etc. À propos du Québec, n'hésitons pas à recommander la visite de quatre écomusées en plein essor: l'Écomusée l'insulaire dans les îles de Sorel, la Maison du Fier-Monde à Montréal, l'Écomusée de la Haute-Beauce et celui de la vallée de la Rouge.

REPENSER LES ATTITUDES

Peut-on conclure du présent exposé que la muséologie nouvelle contribue de manière efficace à la prise de conscience et à l'affirmation de l'identité culturelle de populations peu ou pas exposées à la démarche muséale? Peut-être, mais il faut aussi interroger nos conceptions muséologiques et admettre que plusieurs facteurs délimitent aussi l'action culturelle que permet d'exercer la muséologie.

Il importe aujourd'hui de donner une définition nouvelle à la muséologie, une définition active et dynamique qui, à l'instar de celle de la pédagogie, la fasse passer de l'étude et de l'analyse du patrimoine au domaine des actions concrètes de développement culturel. Nous devons encore une fois nous pencher, comme me l'écrivait Hugues de Varine, sur «*la manière de poser les questions et de définir les objectifs*». Car il faut rompre avec les idées reçues, celles des disciplines scientifiques acquises, celles des réflexes «muséalisants». Demandons-nous, par exemple, s'il est toujours nécessaire

de créer un musée, de classer un monument, un parc historique ou naturel si l'on veut résoudre tel ou tel problème touchant la conservation du patrimoine, la recherche en architecture ou en histoire de l'art, la sensibilisation populaire ou le développement communautaire. Une stratégie nouvelle doit être mise en oeuvre bien avant que l'on puisse penser à la muséologie nouvelle. Bref, une question s'impose: le musée, même nouveau, sinon quoi d'autre?

Hugues de Varine poursuit: «*Il faut sans doute réintégrer le musée et la muséologie dans une gamme de réponses, sans en faire une fin ni un instrument-panacée.*» Il en va de même des projets de restauration et de mise en valeur du patrimoine. Combien ne sont que des réflexes «aménagistes»? À quand la concertation, non seulement entre spécialistes du patrimoine, mais avec la population dont on sous-estime en certains milieux l'intérêt et les connaissances? Peu à peu nous nous éloignerons de la démarche du «patrimoine-granola» pour assumer collectivement un devenir fondé sur nos ressources, notre passé et notre patrimoine. Il me semble toutefois qu'il serait aussi tourné vers un futur où l'appropriation collective remplacerait l'appropriation individuelle, où les forces vives d'une population se serviraient du patrimoine comme levier culturel et économique en pleine connaissance de cause et avec enthousiasme. C'est ce que prône déjà, pour sa part, la muséologie nouvelle. À quand les autres moyens? À quand les solutions nouvelles? ■



RENÉ RIVARD

Chercheur et conseiller en muséologie, il a travaillé à Parcs Canada et enseigne régulièrement à l'UQAM et à l'Université Laval. Il agit également à titre de consultant à l'UNESCO dans le domaine de la mise en valeur du patrimoine.